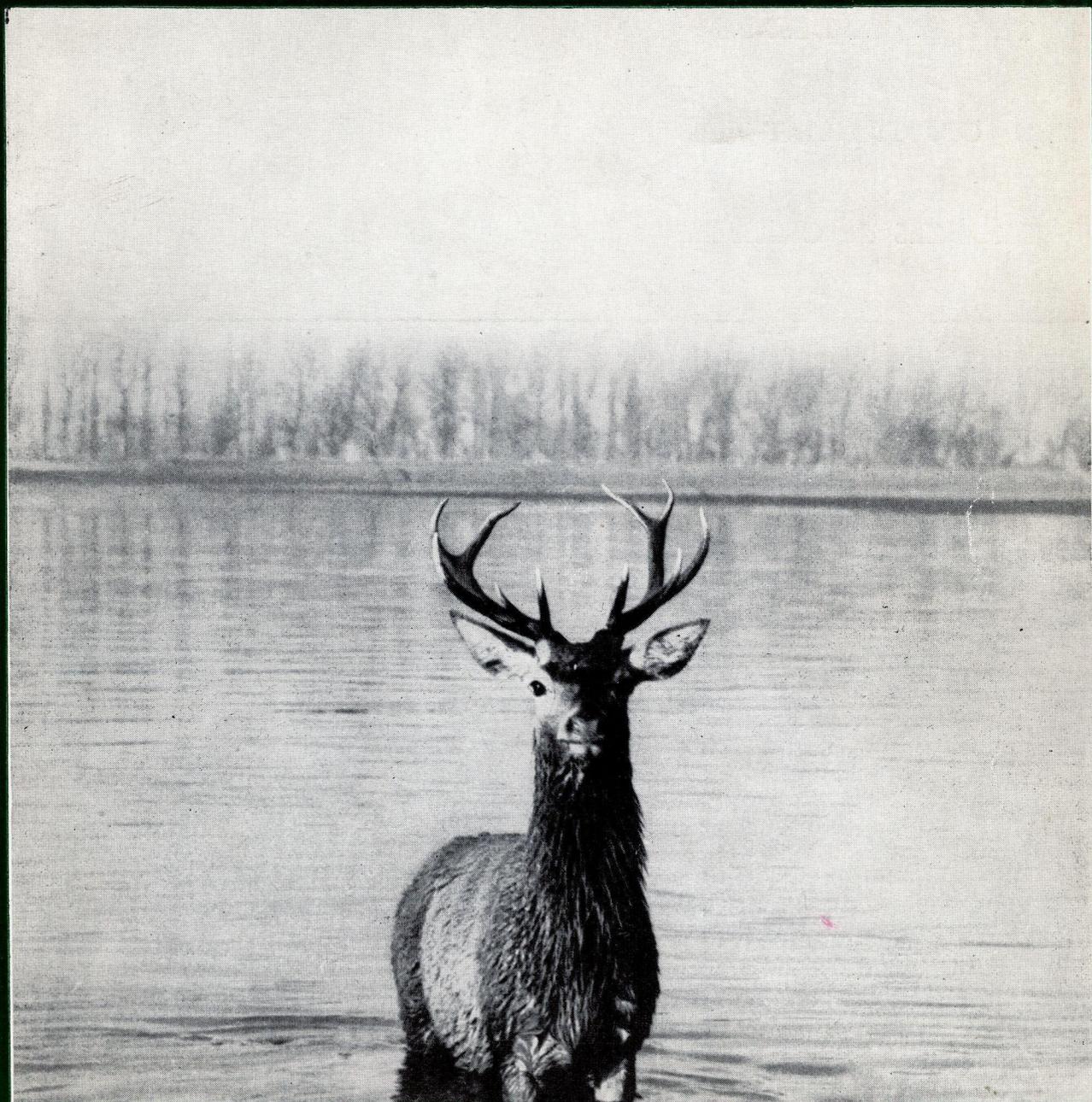


# VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



# SOUVENIRS CYNÉGÉTIQUES

## HISTOIRE D'UN COMBAT DE CERFS

### A COMPIÈGNE

Extrait de « la chasse illustrée du dimanche », 20 octobre 1901, n° 20

C'ÉTAIT dans les premiers jours de novembre 1859, l'Empereur Napoléon III et sa cour venaient d'arriver à Compiègne ; et le Roi de Hollande, qui était presque constamment l'hôte de la France, était installé au château pour à peu près tout le temps du séjour.

Cette année-là, il s'était fait accompagner de son peintre ordinaire cynégétique Martinus Kuijtenbrower, auquel le roi avait demandé un combat de cerfs dans un des sites les plus beaux de la forêt de Compiègne. A cette époque, l'inspecteur était l'aimable vicomte Alexandre de Lapanouse, de regrettée mémoire, le sous-inspecteur était mon père, tous deux fort bien en cour ; ils avaient reçu l'ordre de laisser circuler librement partout le peintre du roi, et de lui faire donner tous les modèles dont il aurait besoin.

On lui avait organisé un atelier dans une vaste salle des Grandes-Ecuries, et un cheval de selle de la vénerie impériale avait été mis à sa disposition pour suivre ses chasses à courre et celles de l'équipage de l'Aigle pour le daim et de leur vautrait pour le sanglier.

Quand on était matinal, presque tous les jours on était sûr de rencontrer le roi de Hollande se rendant à pied à l'atelier de Martinus, comme on appelait le peintre familièrement. Quelquefois l'empereur l'accompagnait. Là, le roi s'asseyait à califourchon sur une chaise et, fumant sa pipe, il passait une heure ou deux à suivre les progrès du tableau.

Dès les premiers jours de l'automne, tous les veneurs le savent, les cerfs se livrent de terribles combats. A cette époque il suffit qu'il aperçoive un autre cerf, pour s'élançer vers lui, et engager une lutte furieuse où quelquefois tous deux trouvent la mort. Les biches, en harde,

restent témoins impassibles de ces duels, attendant le moment de couronner les feux du vainqueur.

Dès l'automne, de la chute du jour jusqu'à l'aurore, la forêt retentit du raire des cerfs, cri terrible qu'ils ne font entendre qu'à ce moment de l'année, et qui tient à la fois du rugissement du lion et du beuglement du taureau furieux, c'est véritablement effrayant ; et par curiosité quand la nuit est belle, dans les pays de chasse comme Compiègne et Fontainebleau on va beaucoup écouter bramer ou raire les cerfs.

Comme un valet de limier, qui part en pleine nuit, pour faire le bois à l'aube, Martinus allait se poster aux environs des étangs de Saint-Pierre où venaient boire les gros cerfs dont on avait connaissance. Le roi de Hollande le savait ; et un soir après le dîner — les jours de chasse à tir il était de règle que les forestiers dinassent au château — il s'approcha d'un groupe où causaient avec Martinus, M. de Lapanouse et mon père.

— Eh bien, dit le roi, avez-vous enfin pu assister à un combat de cerfs, Martinus ? Avant le dîner j'ai fait un tour dans le parc ; on les entendait faire un vacarme épouvantable dans les Beaux-Monts.

— Sire, répondit le peintre, j'ai déjà eu cette chance une fois, mais cela ne me suffit pas. D'après le rapport des gardes, je ferais bien de retourner cette nuit à Saint-Pierre.

— Ah ! la nuit est belle, il ne fait pas trop froid, je vais vous accompagner ; et se tournant vers les deux forestiers. Qu'en dites-vous Messieurs ?

— C'est très facile, mais Votre Majesté devra faire un peu de chemin à pied et nous permettra de la Rüe et à moi, de l'accompagner ?

— Sans aucun doute. Comment irons-nous ? à cheval ? en voiture ?

— Sire, dit mon père, la voiture est peut-être préférable pour Votre Majesté, quoique la route d'ici à Vieux-Moulin soit très belle ; mais Lapanouse, Martinus et moi, aurons l'honneur de l'escorter à cheval.

— Très bien, je vais le dire à l'Empereur. Ce sera très amusant. Entendez-vous pour arranger cela, et tout à l'heure nous fixerons l'heure du départ pendant l'entr'acte.

Les jours de chasse à tir c'était de règle, un peu après le dîner, les souverains et leurs invités se rendaient à la salle de spectacle où déjà les attendaient tous les officiers de la garnison, les fonctionnaires en uniforme et leurs femmes en toilette de bal.

Pendant l'entr'acte, Napoléon III se retirait au foyer qui lui était réservé derrière la loge impériale et il y faisait appeler les privilégiés, avec lesquels il désirait

causer. L'Impératrice arrivait de même : un second foyer accessible à tous les invités faisait suite au premier.

M. de Lapanouse et mon père furent appelés. L'Empereur accompagnerait le roi de Hollande en phaéton, qu'il conduirait lui-même comme d'habitude. Ces messieurs à cheval les escorteraient. Il ne leur restait plus qu'à fixer l'heure du départ et le lieu où il faudrait mettre pied à terre. Le secret sur cette escapade devait être rigoureusement gardé. Elle était ignorée de l'Impératrice elle-même. Elle aurait voulu en être.

Surtout aucun agent de la sûreté ne devait avoir l'éveil.

Aux écuries, on était habitué à voir constamment Martinus monter à cheval avant le jour pour aller en forêt ; quant aux voitures c'était plus simple encore, il y en avait toujours plusieurs attelées en permanence pour le service de nuit des personnes de la cour qui retournaient à Paris.



(Photo Barbier-Petit)

Comme le lendemain il y avait chasse à courre, ni chez mon père, ni chez M. de Lapanouse on ne fut étonné qu'ils aient l'idée d'aller surprendre leur personnel et voir si tout le monde était à son poste.

En novembre le jour ne se lève pas avant cinq heures.

Il fut convenu que le phaéton pour l'empereur et le roi de Hollande viendrait à quatre heures les attendre dans le parc où seraient déjà, près du tir à l'arc de l'Impératrice, Martinus, MM. de Lapanouse et de la Rüe dont les uniformes étaient cachés par des par-dessus. L'empereur et le roi ne se firent pas attendre ; ils montèrent en voiture sans que leur sortie du Palais eut été remarquée, et entrèrent en forêt par la porte des Beaux-Monts.

La nuit était belle, il y avait de la lune encore un peu. Les cerfs faisaient rage surtout du côté de Vieux-Moulin. On y fut bientôt ; c'est là qu'il fallait laisser la voiture et les chevaux. Les forestiers savaient bien que jusqu'au moment de partir en quête les valets de limier étaient réunis dans un cabaret, occupés à jouer et à boire.

L'arrivée de MM. Lapanouse et de la Rüe accompagnant le peintre ne surprit personne. Ils firent mettre les chevaux à l'écurie, remiser la voiture et personne ne fit attention aux deux messieurs emmitouffés jusqu'aux yeux, qui les accompagnaient.

Sans bruit, ils se mirent en marche sous cette admi-

nable futaie et gagnèrent les étangs. Là, ils assistèrent au lever du jour, et bientôt deux gros cerfs qui depuis quelque temps s'appelaient au combat engagèrent une lutte furieuse. Une harde de biches regardait semblant compter les coups. C'était véritablement un spectacle de rois : les combattants étaient deux superbes dix-cors. L'un d'eux tomba, frappé en plein corsage d'un coup d'andouiller, il avait eu le cœur traversé. Majestueux, le vainqueur suivi de son harem, gagna l'étang, et les témoins de ce terrible drame forestier étaient rentrés au Palais et chez eux avant le réveil de personne.

Le tableau de Martinus fut exposé au salon en 1860, il était splendide. Il fut très admiré quoique, par suite d'une intrigue, il eût été placé à mauvais jour.

Courbet avait traité le même sujet avec infiniment moins de bonheur, mais il avait des amis influents et le pauvre Martinus n'avait trouvé aucun protecteur à la cour impériale, bien au contraire.

Mon père a soigneusement conservé le bois du cerf tué dans le combat que nous avons essayé de raconter. Nous l'avons toujours. Il appartenait certainement au doyen des cerfs de Compiègne.

Extraordinairement fort de merrain, il serait impossible d'en retrouver aujourd'hui un semblable non seulement à Compiègne, mais peut-être dans tout le massif forestier de l'Ile-de-France.

B. de la RüE.

